

variétés

## LÉO FERRÉ à Bobino

## LE CRI ANARCHISTE ARRACHÉ AU FOLKLORE

**P**OUR ce récital 1969, Léo Ferré a voulu reprendre quelques vieilles chansons.

Très vieilles, elles ont déjà plus de vingt ans. Mais toujours présentes dans nos mémoires. L'étang chimérique, A St. Germain des Prés, L'amour, autant de textes qui viennent flatter ce goût d'une certaine poésie convenue dont beaucoup d'entre nous auraient mauvaise grâce à se défendre. A les écouter, on mesure le chemin parcouru par un auteur (par notre plus grand auteur de chansons) que l'âge mûr a rendu moins sensible au clinquant, au fignotage littéraire et qui a appris l'art de la désinvolture.

Il y avait du José-Maria de Hérédia dans le Ba-teau Espagnol, on y sentait le désir d'être or-fèvre. Il y a une merveilleuse liberté de ton dans les dernières chansons, il y a ce souverain détachement des choses de la syntaxe et des lois de l'invention verbale qu'un jugement hâ-tif ferait prendre pour de la négligence et qui n'est que l'effet d'une maîtrise absolue. De son plein gré, l'auteur devient tour à tour bref et percutant, ne s'autorisant qu'une image ou deux (cet Été 68 qu'il porte sur son dos comme un enfant), lyrique et intarissable, accumulant les trouvailles sans montrer jamais le souci de choisir vraiment, nous livrant presque pêle-mê-le l'or et le plomb, le rare et le banal, l'image plate et ternie par des années d'usage et le cri orgueilleux d'une inspiration toute prête à re-trouver l'éclat et la témérité de sa jeunesse (A toi ; Rotterdam).

Ayant fidèlement fréquenté Verlaine, Ferré ne craint pas les confidences que le commun des mortels juge honteuses ou ridicules. Je ne suis pas sûr que ce seront les professions de foi anar-chistes qui chagrineront le plus les timorés et les fanatiques de bon goût dans son tour de chant, je crois bien que ce sera ce pathétique hommage à un chimpanzé mort en avril dernier, ou cet aveu du trouble qu'il ressent face aux trop jeunes filles. On peut trainer une société dans la boue et lancer des anathèmes dynamiteurs, c'est admis jusqu'à nouvel ordre. On doit, en revanche, montrer beaucoup plus de circons-pection lorsqu'on parle de soi. Faisant fi de tou-te pudeur hypocrite, nous offrant d'obsession-nelles images érotiques que la poésie surréaliste était à peu près seule à s'autoriser jusqu'à pré-sent (images que leur précision même rend sans doute obscures à beaucoup), Ferré est plus poète, plus révolutionnaire, plus anarchiste, plus lui-même, donc plus scandaleux que dans ses morceaux de bravoure libertaires.

Ceux-là pourtant retrouvent une vigueur qui nous paraissait à jamais perdue, il n'y a pas un an. On pouvait prendre le Ferré anarchiste pour une manière d'institution nationale destinée à perpétuer le souvenir d'un folklore ancien. Les jeunes gens rouges et noirs venus acclamer et ponctuer de slogans le feu d'artifice final de Ferré où éclatent ils vont voté (singulièrement prémonitoire puisque composé il y a bien deux ans), Les 400 coups et ces deux chefs d'œuvre que sont La Marseillaise et Les Anarchistes ar-rachent brutalement son répertoire politique à la poussière aimable des musées pittoresques et lui donnent une actualité fabuleuse. Le cri re-devient cri, la violence du verbe redevient vio-lence. Le public de la générale applaudit, mais il n'y a pas ce contentement béat des triomphes habituels aux music-halls on devine un senti-ment d'inconfort, un malaise qui court dans la salle. Les anarchistes chantés par Ferré ne sont pas seulement des bonshommes de music-hall. On pouvait le croire jusqu'ici, mais on s'en sou-vient, il n'y a pas longtemps, ils ont brisé les portes des chansons et des discours pour mee-tings à la papa et se sont retrouvés dans la rue.